

support. Cross-racial solidarities also emerged as events took place such as the Latino student sit-ins and the Columbus Day protest by Native American students. Students submitted a formal petition for a student centre in 1992 and started an Asian American-specific orientation program. Around the same time, students and supportive faculty and staff advocated for the first classes in Asian American studies. Early signs of change in 1996 included the hiring of a dedicated Assistant Dean of Students and two faculty positions for Asian American studies. The ribbon cutting for the long-awaited student centre took place in September 2005, and the Asian American Studies program became a department in 2012.

While the legacy of student activism at UIUC is surely one of struggle and dedication, spanning some fifty years and worthy of note in its own right, there are other insights embedded in this particular history that Lee has ably told. The first is the salience of Asian American racial identity. Asian American student experiences have an integrity of their own, and parity in terms of the percentage of students compared to the overall population does not mean equity. The prevalence of the model minority myth can further mask the real needs of Asian American students, including the pernicious effects of the myth itself.

Furthermore, Lee calls for an expansion for how we think about student activism. The strategies used by Asian American studies such as coalition building and legal arguments provide a more nuanced understanding of how change takes place in higher education. Asian American student experiences also highlight the particularity of their racial positioning and a fuller understanding of how whiteness operates. The UIUC case adds to our knowledge base of how racial dynamics in higher education need to move beyond a Black-white paradigm.

As the current moment of anti-Asian violence demonstrates, there is a need to understand the particular histories of Asian Americans that stand distinct if related to other communities of colour. Lee provides a deeper dive into how students in the Midwest critically engaged and fostered community and coalition building in the push for racial and social justice—lessons that extend far beyond college campuses.

**David K. Yoo**

University of California, Los Angeles

Catherine Larochelle

*L'école du racisme. La construction de l'altérité à l'école québécoise (1830–1915)*

Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 350 pp.

Les enjeux liés à la race et au racisme ne manquent pas de susciter la controverse, au Québec comme ailleurs. Avec cet ouvrage, Catherine Larochelle s'empare frontalement de la question à partir d'une perspective quelque peu inédite, qui lie études historiques et éducation. Le livre découle de sa thèse de doctorat, dont l'objectif est d'analyser les représentations de l'altérité au sein de l'institution scolaire du

Bas-Canada, puis de la province du Québec, entre la fin du XIX<sup>e</sup> et le début du XX<sup>e</sup> siècle. La question initiale posée par l'auteurice n'est pas simplement « Qui sont les Autres ? », mais plus précisément « [...] qui est Autre ? » (p. 20), les processus de fabrication de la connaissance de l'altérité étant la véritable cible de son investigation.

De manière novatrice, Larochelle, maintenant professeure à l'Université de Montréal, s'intéresse au discours scolaire tout court et appuie son argumentaire sur un ensemble très vaste de sources documentaires. Au fil du texte, nous découvrons comment l'apprentissage scolaire de l'altérité se faisait à travers les manuels de géographie et d'histoire, mais aussi lors de la réalisation d'exercices de grammaire, de lecture ou de mathématiques. Elle ajoute à cela une analyse fine de notes pédagogiques, des revues destinées aux enseignants, des programmes d'études, des procès-verbaux de rencontres ou encore des plaques de verre utilisées par le personnel enseignant quand les présentations PowerPoint étaient encore loin d'être inventées. Toutefois, la partie la plus passionnante du corpus mobilisé est probablement celle constituée des cahiers de devoirs des élèves, des compositions écrites réalisées dans le cadre de concours littéraires, des journaux étudiants ou des pièces de théâtre scolaires (parfois même inédites). Le résultat consiste en un portrait dense et détaillé des procédés racistes qui traversent les apprentissages de l'altérité, qui façonnent — par ricochet — l'identité nationale canadienne et franco-canadienne, entre 1830 et 1915.

Les jalons théoriques du livre sont posés dans le premier chapitre, avec l'articulation d'approches que l'on a rarement vues mises en dialogue. On se réjouit notamment de voir résonner, quoique seulement théoriquement, la réflexion sur l'altérité juive (Jean-Paul Sartre, Emmanuel Levinas) avec la pensée de philosophes et sociologues féministes et critiques de la race (Sarah Ahmed, Stuart Hall, Toni Morrison) et les études autochtones (Emma LaRocque). Larochelle détaille ici plusieurs concepts que l'on retrouvera en filigrane tout au long du livre, tels que l'idée de « reconnaissance » (p. 29) ou d'« altérité narrative » (p. 32). Elle prend également le temps d'explicitier comment elle conçoit et articule ces « codes de la différence » (p. 38) qui sont race, genre, classe, nation, religion, mais aussi stades de civilisations et systèmes politiques.

Les chapitres suivants plongent dans l'analyse. Les procédés narratifs de l'apprentissage de l'altérité sont présentés à travers trois figures principales : l'Arabe (chapitre 2), le corps noir (chapitre 3) et l'Indien (chapitre 4). L'historienne illustre bien comment ces figures se dessinent sur le fond de mises en récits discursives et visuelles tant plurielles que complexes, dont les codes de la différence sont démêlés de manière plus minutieuse et moins tranchée que ce que cette division en chapitres peut laisser croire. Le mérite de l'auteurice est de montrer les chaînes de transmission entre les discours — orientaliste, impérialiste, racialisé — de l'époque et le discours scolaire. On voit alors comment des récits de voyage ou des descriptions ethnographiques se retrouvent dans les manuels scolaires pour susciter l'intérêt des enfants, ou comment des taxonomies raciales leur apprennent à saisir la diversité des peuples qui habitent la terre, mais aussi à les hiérarchiser de manière de plus en plus simpliste. Si abstraitement, les idées circulent, ici on apprend que les manuels outrepassent concrètement les frontières, entre Europe et Amérique du Nord, Canada et États-Unis, ou encore entre provinces canadiennes. Dans ce mouvement, discours anglophone et

francophone se recourent parfois de manière inattendue, pour ensuite marquer ailleurs leur spécificité. Le dynamisme de ces rhétoriques est également illustré par une analyse textuelle, intertextuelle et contextuelle toujours historicisée. Mais ce n'est pas qu'à la parole écrite que s'intéresse Larochelle. En raison de l'accent mis sur l'« enseignement par les yeux » (p. 218), un chapitre entier est dédié au rôle pédagogique des images (chapitre 5). Bien qu'on comprenne l'importance d'illustrations et de photographies pour l'imaginaire enfantin, on peut se questionner quant à la pertinence de ce choix, qui rompt quelque peu avec la structure du livre et ne fait qu'insister sur un aspect déjà mis en exergue dans les chapitres précédents. Le sixième et dernier chapitre, dédié au rôle des émotions dans le discours missionnaire de l'œuvre de la Sainte Enfance, marque aussi une césure dans le rythme du livre. Cependant, son contenu réussit particulièrement bien à déplacer le regard sur le processus de construction identitaire des enfants canadiens français en montrant l'aspect genré des enseignements de l'altérité (ici, les enfants chinois et leurs parents « barbares »).

En plus que par la richesse des sources dépouillées et par les analyses minutieuses qu'elle nous livre, c'est à travers son attention au langage que l'autrice atteint l'objectif qu'elle s'était fixé. Une courte note en introduction (p. 16) permet de suivre sans gêne son utilisation de mots controversés (comme le mot *n*), et surtout de comprendre le caractère fictif et imaginé de ces dénominations qui n'existent d'abord que dans le regard de qui observe, mais aussi enseigne et apprend. En posant un regard critique sur le passé, ce livre nous amène à réfléchir et à vigiler sur la construction de la connaissance des Autres aujourd'hui, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des murs de l'école. Il devient alors, par exemple, un outil précieux pour comprendre l'usage du *blackface* dans un classique québécois comme *Les Filles de Caleb*, dont la mise à l'écran sur Netflix a récemment suscité la controverse. Il devient finalement outil de changement lorsque sa reconnaissance par l'Institut d'histoire de l'Amérique française constitue pour l'autrice l'occasion d'inviter cette institution, phare de la discipline historique, à repenser le nom du prix prestigieux qui lui a été décerné.

**Valentina Gaddi**

Université de Montréal

Félix Bouvier et Charles-Philippe Courtois (dir.)

*L'Histoire nationale du Québec. Entre bon-ententisme et nationalisme, de 1832 à nos jours*

Québec : Septentrion, 2021, 386 pp.

Produite à partir de la perspective d'un dessinateur vivant en 1899, l'illustration qui fait office de page couverture à cet ouvrage collectif dépeint une classe d'élèves. Ces derniers vivent en l'an 2000 et portent un bonnet sur la tête, relié à un cordon. Ce cordon se rend à une machine au sein de laquelle un enseignant insère des livres. On pourrait penser à une métaphore de l'endoctrinement ou, comme le suggère